

Un papillon blanc survola mon berceau : le signe était là, je serais protégé ma vie durant.

Dans les rues de Mekhnès je fis mes premiers pas entre enfants des rues et chiens errants.

Trois ans plus tard, ce fut le grand voyage vers la France et la rencontre avec mon deuxième père ; nos relations furent évidemment houleuses, je devais non seulement lui partager ma mère mais également me soumettre à son caractère sévère ce qui était tout à fait à l'encontre de ma nature. Je regrette parfois de lui avoir donné tant de fil à retordre mais je sais qu'il eut d'heureuses compensations avec mon frère et mes trois sœurs. Ma mère, elle, fut une sainte me protégeant et m'aimant autant qu'elle le put.

Insatisfait par tant de contraintes et de discipline familiales qui ne me correspondaient pas, je quittais la maison ; soutenu par l'état de grâce que procure un premier amour, je partis à la conquête de ma liberté ô combien importante à l'épanouissement de la vie des hommes et des animaux. Dès ce jour, malgré la faim, le froid et la solitude, je fus heureux !

A 17 ans donc et quelques centaines de kilomètres plus loin alors que je méditais assis sur le bord d'un trottoir lyonnais, je me fis agresser par une bande de petits voyous mais ma naïveté et mon désarroi les prirent tant au dépourvu que leur agressivité se volatilisa. Je montai finalement à l'arrière de leur mobylettes et me laissai emporter dans leur vie crapuleuse : quelques mois de galère faits de petits vols à l'étalage et de vache maigre, le destin faisant son chemin ; et puis un jour, traînant mes savates à la recherche de rien dans un passage souterrain

passant sous le Rhône, une douce mélodie attira mon attention ; assis par terre, une guitare à la main, vêtu d'un vieux manteau de fourrure, des cheveux raides et noirs comme son regard, il jouait. Était-ce la musique ou le personnage qui me fascina tant, probablement les deux ; il émanait de cet être douceur et sagesse ce qui m'était jusque là totalement inconnu ; il s'appelait Eric, avait fréquenté ashram bouddhiste et sectes de Chrisna, bref, il venait d'un autre monde ! Envoûté par cet être, je m'assis par terre à côté de lui et après quelques pièces jetées sur le béton, il me regarda, me sourit et m'invita à partager avec lui une baguette de pain et un saucisson. Une amitié était née et nous décidâmes de faire un bout de route ensemble.

C'était la grande époque des beatniks et des hippies dont j'ignorais tout ; comme programme initiatique nous décidâmes d'un tour de France passant par toutes les communautés placées sur notre route ! Ces communautés rassemblaient hommes et femmes jeunes vivant ensemble dans l'harmonie et la paix.

Nous vécûmes des moments très attachants et nous « montions » parfois « très haut » comme disait Eric, passionné par l'élévation spirituelle. Enfin j'étais heureux, ce qui était tout simplement l'essentiel.

Mais un jour, au bord d'un ruisseau, faisant la vaisselle, je frôlai la main d'une jolie petite créature qui d'un sourire et d'un regard envoûta mon cœur et me fit changer de route. Avant de séparer notre chemin, je passai un long moment avec Eric. Avec un large sourire il approuva mon départ me disant que l'amour était un don du ciel que j'avais certainement mérité, que le destin en avait décidé ainsi et qu'il ne fallait surtout pas le contrarier !

Je n'ai jamais oublié ces deux ans passés en sa compagnie car il fut mon maître spirituel et encore aujourd'hui si je suis ce que je suis c'est grâce à lui.

Avec cette petite femme qui se prénomma Rose, je partis, main dans la main, rejoindre des amis à Madrid et

à Ibiza ; le bonheur était à son comble mais chacun le sait, il est éphémère ; par une déchirure laissant place à un grand vide et à des fontaines de larmes, nous nous séparâmes. Elle dut repartir impérativement en Nouvelle-Zélande et par manque d'argent, je ne pus la suivre, ce que je regrettai longtemps.

L'âme en peine sur le chemin du retour, je téléphonai à Eric d'une cabine, mais le temps était passé et lui aussi avait disparu. Je me retrouvai totalement seul et ne savais pas sur quel nouveau chemin m'engager. Dans un état physique et moral assez déplorable, je marchai sur la route menant nulle part et m'assis aux abords d'un bois touffu ; mon esprit divaguant s'arrêta sur les aventures de Tintin et Milou chez les Incas : le grand Pachacamac apparaissait et chacun se prosternait devant son apparition miraculeuse. Avais-je besoin de croire en quelque chose de transcendantal pour me soutenir dans ce moment difficile ? Probablement !

Depuis tout gamin, je m'étais demandais pourquoi les hommes priaient tant de dieux différent et pourquoi je devais prier plutôt celui-ci que celui là, ce qui me valut d'ailleurs une sévère remontrance en cours de catéchisme ! Et puis il y avait aussi le culte des ancêtres dont Eric m'avait parlé ; il croyait que nous étions protégés par les personnes aimées et disparues. Alors le Grand Pachacamac ne pourrait-il pas être mon dieu protecteur ! C'est en tout cas ce que je décidai. Je fis donc ma première incantation au Grand Pachacamac afin qu'il me montre d'un signe quel chemin je devais prendre ; mais rien ne se passa et je repris donc ma route à la recherche d'un village ou je puisse trouver un petit boulot dans une ferme car mes finances étaient au plus bas. Quelques kilomètres plus loin, j'aperçus un jeune chien blotti au pied d'un arbre, probablement perdu ou abandonné ; son sort me fit penser au mien, je m'assis à côté de lui et lui parlai de ma vie comme s'il eut été un humain ; le jeune

berger allemand (croisé avec un berger belge d'après des sources sûres) me regarda et m'écouta attentivement, les oreilles bien droite ; il paraissait me comprendre ! Etait-ce le signe que j'attendais, en tous les cas, il était déjà mon ami, mon nouveau compagnon de route qui allait me suivre les 13 années que dura sa vie.

Ce fut un chien remarquablement intelligent qui m'a prouvé son attachement de manière exceptionnelle, en voici un exemple : je travaillai à ce moment là à Fos sur Mer comme monteur charpente, sans le sous encore une fois ; je scouatais un vieux blockhaus sans porte. Lors des fréquentes grèves qui secouaient l'usine, nous étions réduits à manger les quelques crabes que avions pu attraper dans les caillasses ; sinon nous étions réduits à la faim et à la mélancolie ! Or une nuit, Rocky, qui n'avait alors que dix mois, sortit de notre abri et revint une heure plus tard avec un salami entre les dents ; il était allé le voler, par dieu sait quel moyen, à la cantine des ouvriers de la raffinerie de pétrole. Nous nous installâmes tous deux pour déguster ce festin, lui me regardant d'un air victorieux et fier, la queue battant l'air et les oreilles bien droites.

Lorsque je travaillais ou que je rentais dans un magasin, Rocky m'attendait dehors et je m'amusais en regardant les gens qui essayaient parfois de l'emmener avec eux car j'étais le seul à savoir qu'il leur souriait !

Nous mangions la même chose, nous partagions les mêmes galères et les mêmes joies.

Et puis un jour à Avignon, je retrouvai ma petite copine d'enfance qui faisait aussi son chemin et pendant qu'elle allait à ses cours, je traînais mes bottes, toujours avec mon Rocky évidemment, jusqu'au jour où je rencontrai un groupe de hippies qui fumaient régulièrement des pétards ; parmi eux un couple paraissant un peu moins miséreux, accompagnés de leur deux enfants et d'un combi wolgsvagen, attira mon attention ; je voulu en savoir plus

sur leur mode de vie ; ils achetaient de la marchandise en Inde, vêtements, bijoux, et la revendaient en France sur les marchés. Cette idée me séduisit, une nouvelle opportunité s'offrait à moi ! Arlette fut séduite aussi et nous dressâmes un plan d'action ; première chose, gagner de l'argent pour pouvoir l'investir ; je me fis donc un look plus approprié et grâce à ma bonne étoile la chance ne tarda pas à me sourire : on me proposa un job de soudeur pétrole en Algérie. La séparation avec Arlette et Rocky fut douloureuse mais le job était bien payé et je savais qu'ils prendraient mutuellement bien soin de l'autre. Je partis donc le cœur serré à la conquête de l'argent, le nerf de la liberté.

Dans ma prime jeunesse, mon beau-père m'avait fait passer un CAP de mécanique général et étant très manuel, je savais aussi souder, mais enfin, je n'étais pas encore professionnel !

Pas grand-chose à raconter sur mon séjour en Algérie si ce n'est que ce fut l'origine d'une nouvelle aventure ; quelques semaines après mon arrivée, je me liai d'amitié avec Ted, un homme parlant peu, rongé par la tristesse et le désarroi : sa femme était partie avec son meilleur copain ! Moi qui ai l'âme d'un Saint-Bernard, je lui ai tendu la main et l'ai entraîné avec moi dans les souks, la plongée sous-marine et les parties de poker nocturnes.

Une après-midi, alors que nous étions étendus sur la plage, nous aperçûmes un cavalier en djellaba galopant à toute vitesse sur un cheval bai éclaboussant les vagues qui venaient mourir sur le sable ; ce spectacle fabuleux, éblouissant nous ravi à tel point qu'il allait changer le cours de notre vie ! Il y avait une telle différence entre cet homme à cheval, libre et fier et nous qui travaillions dix heures par jour dans la poussière et le bruit, au milieu des algériens qui nous regardaient avec mépris comme si nous leur volions leur travail !

Toute la semaine suivante, nous reparlâmes de ces chevaux avec leurs muscles saillants et leur souffle de machine à vapeur, mélange de puissance et de grâce qui nous fascinait. Plus nous en parlions, plus naissait en nous le désir de monter nous aussi ces magnifiques bêtes. Nous attendîmes donc avec impatience le dimanche suivant pour pouvoir aller monter à cheval nous aussi, ce que nous fîmes avec grande inconscience car nous partîmes ventre à terre sans savoir comment arrêter ces engins ; arrivés au bout de la plage, enivrés par cette course, nous atterrîmes dans le sable : nos deux compagnons avaient freiné de leur quatre fers mais nous nous avons continué tout droit et passés par-dessus l'encolure ! Dans un éclat de rire spontané, les fesses dans le sable, nous regardâmes nos deux chevaux rentrer à l'écurie sans nous !

Bien sûr les dimanches suivant nous étions au rendez-vous et l'amour du cheval grandit en nous, à tel point que nous décidâmes, Ted et moi, de rentrer en France avant la fin du contrat pour ouvrir un Ranch.

De retour en France, la joie était à son comble en retrouvant Arlette et Rocky puis j'entrai dans la plus belle période de ma vie avec les chevaux, mon chien, ma petite femme et mon ami Ted.

Un petit ranch en bois avec 12 chevaux style cow-boy et pendant quatre ans ce fut comme un rêve ; nous ne gagnions pas beaucoup d'argent car il y avait beaucoup de frais et je dus même apprendre à ferrer !

Nous organisions des randonnées de plusieurs jours dans les Basses Alpes.

Mais un jour, Arlette s'en est allée avec un homme plus « responsable » mais mon cheval et mon chien m'ont aidé à surmonter cette épreuve ; et puisque j'étais le cow-boy qui emmenait le gens vivres sur les montagnes, je n'eus pas de mal à trouver des petits « Love Love » pour me consoler !

Je faisais aussi de l'artisanat en construisant des lampes et des bougeoirs avec des fers à cheval, je me débrouillais bien !

Mais par une belle soirée d'été, surgit dans ma vie une belle brune au style indien qui me fit dévier ma route ; vivre au ranch commençait à me lasser et les affaires n'étaient pas prospères, alors je la suivis sans trop hésiter !

Nous avons trouvé un petit chalet délabré et nous en avons fait un petit paradis avec nos deux chevaux, nos deux chiens, une ravissante rivière le long du près... et son fils Olivier, un bon gamin de 11 ans.

Je me suis amusé à construire une grande volière dans laquelle nous mîmes toutes sortes d'animaux : pigeons, poules, canards, lapins...

J'avais alors 30 ans et n'ayant jusqu'à lors jamais rien pris au sérieux, je décidai de rentrer dans le système social normal de notre société bien que n'approuvant pas toujours la banalité dans laquelle beaucoup de gens se complaisent.

J'ai d'abord commencé à travailler pour des patrons comme chauffeur poids lourd puis comme conducteur d'engins. Ca n'a pas duré ! Tout au plus six mois ! Je n'ai pas pu supporter les réflexions humiliantes des patrons et après avoir fait le point je me suis décidé à quitter ces jobs ; avec tout le chemin que j'avais déjà parcouru, côtoyant la misère, la sagesse, les voyages et le bonheur, je me trouvais réduit à un bien triste sort ; le moment était venu de relever la tête et de venir mon propre patron, mais dans quel domaine !

La nuit venue, j'ai regardé le ciel et demandé humblement au Grand Pachacamac de me faire juste un petit signe et je ferai le reste ! Ca n'a pas tardé car quelques jours après regardant le boucher me couper une tranche de foie sur son billot, j'eus une idée géniale ! Ces tables en bois des bouchers étaient toujours très usées par les couteaux mais ils ne les changeaient que très rarement

car un billot coûte très cher ! Désormais, je raboterai les billots de bouchers ! Ma bonhomie dégageant sympathie et jovialité je n'eus pas de mal après quelques jours de recherches et de conseils auprès de menuisiers à trouver mes premiers billots à raboter. Je fis l'acquisition d'une vieille raboteuse pour une somme très modique ; j'aménageai un atelier à côté de mon chalet et nommait mon entreprise « azur billots » sous l'emblème d'un castor ! Ce fut un succès !

Je parlais de bonheur le matin durant la semaine avant que les premiers clients arrivent dans les boucheries et je proposais mes services avec une assurance déconcertante. Pendant ce temps, Marie entraînait mon cheval et les week-ends nous allions faire des concours américains.

Pink Floyd était un cheval très puissant et sa robe était teintée de rose d'où son nom ; j'étais alors un bon cavalier, ayant passé tant d'heures sur leur dos. Je lui appris tout et il y avait entre nous une grande complicité ainsi qu'une totale confiance. Nous revenions à chaque fois avec trophées et autres cadeaux, selle, blouson et même un cheval que je n'ai pas gardé ne voulant pas faire d'infidélité à mon si cher cheval. Rocky était lui aussi toujours de la partie, accompagnant son copain Pink, ce qui ne faisait qu'accroître l'admiration et l'engouement du public à notre égard !

Nous sommes même allés au championnat de France où nous avons brillamment terminé dans les premiers ; c'était vraiment un cheval fabuleux avec sa grande crinière blanche, le nez blanc ainsi que ses jambes, quel panache !

Je l'avais acheté à Cavaillon alors qu'il n'avait que deux ans, sa robe peu ordinaire avait attiré mon regard. Je ne le montais pour la première fois qu'un an plus tard au cours d'une séance où tout se passa à merveille, il avait confiance en moi ! Je vais vous raconter une petite anecdote : mes copains et moi avons entrepris de faire une randonnée à cheval de nuit, sous la pleine lune autour du

lac de Saint Cassien ; attendant que la nuit tombe, nous avons trinqué à cette belle soirée peut-être au-delà des limites du raisonnable mais nous étions heureux d'être tous là ensemble dans un si bel endroit !

Après avoir scellé nos chevaux, nous partîmes, investis de l'âme des anciens cow-boys à la conquête des pistes et de la forêt. Mais une demi heure plus tard, un des fers de Pink Floyd se mit à bringuebaler et je dus retourner à la voiture afin de lui remettre correctement pour ne pas qu'il se blesse. Arrivé là, je vis une petite gamine que j'aimais bien qui pleurnichait car elle aurait tant aimé venir avec nous. Après avoir réparé le fer de mon cheval et demandé l'autorisation à son père, je la hissai sur le dos de Pink et nous repartîmes au petit galop de chasse rejoindre l'équipe de gais lurons. Mais l'alcool aidant et les chemins tous similaires de nuit, je pris une mauvaise piste qui était à un certain endroit barrée d'un fil barbelé. Je ne le vis pas, mon cheval non plus ; quand les pointes du fil vinrent se planter dans le poitrail de mon cheval il s'arrêta brutalement ; la gamine fut projetée par terre sous le ventre de mon cheval qui d'un regard compris le danger de l'écraser ; il resta donc figé des quatre pieds, le poitrail ensanglanté pris dans les barbelés jusqu'à ce que la petite soit sortie de la dessous !

Après l'avoir remercié avec des bisous et des caresses, nous descendîmes à pied jusqu'au lac afin de rincer son poitrail qui n'était finalement pas très profondément entaillé. Nous pûmes donc repartir rejoindre les copains enveloppés par cette magnifique nuit étoilée !

Cette période de ma vie fut également très heureuse ; je vivais dans ce ravissant chalet à Valbonne, accompagné par ma superbe femme Marie et entouré de mes fidèles compagnons Pink Floyd et Rocky ; et cerise sur le gâteau : mon business marchait bien.

Je fis bientôt la connaissance d'un vétérinaire, Roger Crozet, car un de mes amis avait offert à ma femme un

poulain ; malheureusement celui-ci paraissait condamné à mourir car sa mère refusait de le laisser téter et il fallait lui donner le biberon toutes les trois heures, nous faisons tout pour le sauver. Ce jeune veto eut la gentillesse de passer des heures avec nous et faisait partie du combat pour la survie de ce petit animal ; même Rocky l'aidait à se relever en le poussant de son museau, c'était très émouvant à voir car ce chien aimait vraiment le poulain !

Mais le destin a ses raisons que nul ne peut connaître et décida de la fin du poulain par un beau matin de printemps.

J'aimais les chevaux passionnément et de voir ce jeune veto lutter avec nous pour sauver l'animal auquel ma femme s'était attachée comme à son propre enfant, me fit rêver de pouvoir moi aussi un jour être au service du bien-être des animaux ! Ce fut ce qui se produisit bientôt !

J'avais, après deux années de rabotage de billots, épuisé le stock de billots à réparer dans le sud de la France. Roger Crozet savait désormais qu'il pouvait compter sur moi car je ne suis pas homme à profiter sans rendre la monnaie !

Je passai souvent à la clinique de l'hippodrome de Cagnes sur mer pour lui rendre visite, le regarder opérer et puis un jour il me parla d'un dentiste équin, donc pour les chevaux, qui devait arriver les jours suivants afin d'officier sur les chevaux de course. Il me parla d'un homme brutal et sans compassion pour le noble animal et envers lequel il n'éprouvait visiblement aucune tendresse.

Je me mis à poser mille questions sur cette profession curieuse tout en souhaitant des réponses encourageantes. Ce fut le cas. Je lui fis répéter deux fois pour être bien sûr des réponses ; donc pas besoin de diplôme pour être dentiste équin, il suffisait qu'il m'apprenne cette pratique et que je sois patient et manuel. C'était fantastique et une joie immense m'envahit ; je venais de découvrir ma nouvelle voie professionnelle.